

LA GRECE COMME SOURCE PERMANENTE D'INSPIRATION

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ ΞΕΝΟΥ ΕΤΑΙΡΟΥ ΤΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ

K. MAURICE DRUON

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

En pénétrant dans cette salle prestigieuse, qui est comme le temple de l'intelligence et de la culture helléniques, mon premier geste est de me tourner vers l'autel de Zeus Xenios, et de m'incliner. Où a-t-il ici sa demeure, ce dieu si révééré de vos ancêtres? En chacun de vous. Son esprit vous habite, comme il n'a jamais cessé d'habiter les hommes nés sur la terre de Grèce. Votre langue, au vocabulaire pourtant si riche, n'avait et n'a qu'un même mot, ou que des mots formés sur la même racine, pour désigner l'étranger et l'hôte, celui qui vient d'ailleurs et celui qu'on accueille, comme si les deux notions ne se pouvaient séparer.

Dans cette particularité linguistique, je vois le signe d'une immémoriale disposition à l'hospitalité dont j'ai été moi-même, voyageur épris de votre pays, si souvent bénéficiaire. Combien de fois, passant inconnu traversant un humble village, qu'il soit d'Épire ou du Péloponnèse, de Macédoine, d'Attique, de Thessalie ou de l'archipel, n'ai-je pas reçu l'offrande d'un sourire, d'une parole de bénédiction, d'une fleur ou d'un fruit tendus dans un geste à la fois traditionnel et sacré!

Mais je vois aussi dans cette admirable association de deux concepts qui bien souvent sont tenus pour antinomiques, l'extérieur et le bienvenu, l'une des raisons premières du développement de la civilisation grecque, de son universalité et de sa permanence.

Car une communauté repliée sur elle-même, qui regarde avec défiance ou défaveur ce qui vient d'au-delà ses murailles ou ses frontières, peut avoir et conserver, parfaitement intacts, des coutumes, un folklore, un ensemble d'expressions artistiques et littéraires; elle ne donnera jamais naissance à

une civilisation. Pour qu'il y ait civilisation, il faut qu'il y ait mélange des cultures, interpénétration entre des peuples divers, leurs mentalités, leurs connaissances, leurs expériences, leurs patrimoines. Il faut qu'il y ait désir d'échange et donc ouverture, des foyers comme des esprits, aux hommes et aux idées.

Ce qui m'amène à penser que l'hospitalité, avec la générosité qu'elle témoigne, la curiosité qu'elle dénote, la réciprocité à laquelle elle invite et l'amitié à laquelle elle dispose, est l'un des fondements moraux de tout rayonnement civilisateur.

De cette hospitalité, dans toute la signification spirituelle qu'on peut y attacher, vous me donnez aujourd'hui, Messieurs les Académiciens d'Athènes, une marque spécialement éclatante et qui doit à votre bienveillance plus qu'à mes mérites. Je veux vous en exprimer mon extrême gratitude.

Pour celui qui a consacré sa vie aux lettres, à l'Histoire, à la réflexion morale et à l'action politique, il ne peut y avoir d'honneur plus symbolique ni de joie plus profonde que d'être associé à votre Compagnie.

Le terme même d'académie vous appartient. Il est un de ces mots universels que le monde doit à la Grèce.

Et l'on ne peut pas ne pas songer que toutes les académies sur la Terre, les plus anciennes, les plus célèbres, aussi bien que les innombrables sociétés savantes qui en tant de villes et de provinces portent le nom d'académies, tout cela vient d'un quartier d'Athènes, de ce bourg de Colonos où Oedipe mourut, où Sophocle naquit, de ce jardin où poussaient les douze oliviers d'Athéna. On dirait qu'un grand arbre planté là, il y a vingt-quatre siècles, a étendu ses feuillages et dispersé ses semences sur la planète entière.

Vous êtes au plus près des racines de l'arbre; vous en êtes la plus directe repousse, et comme la continuation vivante de la fondation de Platon. Laissez un membre de l'Académie française vous en rendre hommage.

Ce qui est frappant dans la civilisation grecque, ce qui en fait un phénomène à peu près unique, c'est sa prodigieuse vitalité. D'autres grandes civilisations qui eurent leur apogée avant notre ère n'existent plus que par leurs tombeaux. Leurs pierres nous interpellent, leurs vestiges nous impressionnent, leurs symboles nous fascinent; nous savons que nous eûmes là des aïeux; mais le lien spirituel avec eux est rompu. Et il nous faut faire d'immenses efforts d'imagination, des constructions parfois aventureuses,

pour tenter de nous représenter ce que pouvaient être leur système de pensée, leur organisation sociale, ou la conception qu'ils avaient d'eux-mêmes au sein de l'univers. Nous sommes comme devant des étoiles mortes dont la trace achève de traverser l'espace. Elles ne nous fournissent plus de lumière, à peine des repères.

Toute différente est la prodigieuse aventure de l'hellénisme. La Grèce, qui avait tant brillé et tant produit pendant des siècles qui sont parmi les plus féconds de l'Histoire, est submergée par Rome. Va-t-elle être effacée? Non, c'est Rome qui s'hellénise et qui, à travers son immense empire, diffuse, implante des modèles pris ici, créant ce monde gréco-romain dont le stoïcisme sera la philosophie dominante. Laissez que, comme je l'ai fait devant le jardin d'Akademos, j'arrête un regard ému sur la Stoa, et par-delà, un regard plus ému encore sur Chypre où naquit Zénon de Kittion, le fondateur de cette école qui devait avoir pour illustrations Sénèque et Marc Aurèle, et qui, introduisant le concept de la liberté et l'idée du dieu unique, préparerait les voies au christianisme.

C'est en grec que les Evangiles sont d'abord traduits et qu'ils se répandent; c'est en grec qu'ils sont prêchés, d'île en île et sur les rivages d'Ionie. Certains apôtres sont grecs, comme Barnabé, autre Chypriote. Et combien d'Hellènes ou d'hellénisants parmi les premiers pères de l'Eglise! Il s'effectue, dans l'ensemble de l'Empire, une évidente osmose entre la pensée grecque et la foi chrétienne.

Lorsque Rome décline, s'effondre et s'éteint, le pôle de la puissance et de la civilisation se transporte à Byzance, nouvelle Rome mais si hellénique qu'elle aura un jour une impératrice née au pied de l'Acropole.

Tandis que le haut Moyen-Age obscurcit l'Occident, c'est l'Islam, étrangement, qui va y ramener Aristote. Là encore, une étonnante symbiose s'est produite. La pensée grecque avance derrière les prodigieuses chevauchées des cavaliers arabes, et, refaisant le tour de la Méditerranée par le sud, produit cette école de savants et de philosophes qui, brillant surtout au Maroc et en Espagne, va féconder deux continents.

Byzance à son tour s'écroule. Mais un nouveau foyer d'hellénisme s'est allumé, dans la Florence des Médicis, avec l'académie de Marsilio Ficino qui redécouvre Platon, sa dialectique, son enseignement, tandis que les artistes trouvent dans le Panthéon grec les nouveaux thèmes de leurs oeuvres.

La Renaissance française prend le relais de la Renaissance italienne; une chaire de grec est ouverte au Collège de France. L'architecture, les beaux-arts, la littérature vont alors, pendant trois siècles, puiser leur inspiration à la source hellénique. Quelle ville d'Europe, quelle ville d'Amérique, car les modèles ont passé l'Océan, n'a pas un monument qui doit quelque chose à Ictinos?

Les sciences modernes prennent leur formidable essor en se fondant sur des méthodes de recherche et de raisonnement que l'antiquité hellénique nous avait léguées.

Au XIXème siècle, la grande école philosophique allemande qui, elle aussi, allait bouleverser le monde, prend appui, de manière ou d'autre, sur vos philosophes antiques. L'oeuvre de Marx ne commence-t-elle pas par "La Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure", et l'un des ouvrages les plus importants de Nietzsche n'est-il pas "La Naissance de la tragédie"?

Mais à l'aurore du siècle est arrivé le temps de votre indépendance. Se produit alors un phénomène étonnant qui n'est pas le moindre aspect du miracle grec. L'extraordinaire n'est pas que l'Europe s'enflamme pour votre liberté. Elle doit tant à la Grèce! Elle lui doit toutes ses références, et tout Européen quelque peu cultivé a répété après Goethe : "Chaque homme doit être grec à sa façon, mais doit l'être". Non, l'extraordinaire, c'est qu'après la longue période de l'anarchie féodale et les quatre siècles d'occupation ottomane, Athènes redevient Athènes, une des grandes places européennes de civilisation.

De nouveau, la Grèce va accueillir et va essaimer; de nouveau la Grèce va briller. D'incessants échanges s'établissent, échanges universitaires, intellectuels, scientifiques, avec maints pays et tout spécialement avec la France. Les Grecs sont présents et actifs dans toutes les grandes capitales et le monde pensant vient en Grèce retrouver ses origines. Au cours des cent cinquante dernières années, combien votre pays aura produit de philosophes, de juristes, d'historiens, de diplomates, d'économistes, éminents, remarquables ou illustres! Combien de grands écrivains, combien de grands poètes! Je salue ici ceux qui, aujourd'hui, en témoignent. La braise était restée chaude sous la cendre, et la flamme prête à repartir.

Ainsi l'un des vôtres peut-il intituler une récente et monumentale étude: "La Poésie grecque, d'Homère à Séféris", sans

qu'il y ait là rien qui surprenne, sinon cette prodigieuse continuité à travers trois millénaires.

Ainsi vos grands hommes d'Etat, un Caramanlis, un Tsatsos—pour me limiter à ne citer que ceux qui ont présidé aux destinées de votre pays depuis la fin de la dictature militaire, et auxquels me lie une longue et fervente amitié—peuvent-ils invoquer Périclès, Thucydide ou Isocrate, non pas comme des références abstraites mais comme des figures de votre vie nationale.

Pardonnez-moi d'avoir, marquant quelques jalons sur le chemin du temps, osé rappeler ce que vous savez tous, et bien mieux que moi. Mais je me suis beaucoup interrogé sur le destin grec, sur cette capacité de renaissance interne, de même que sur cette vocation à être, pour tant de peuples et à tant de moments de l'Histoire, une source constante d'inspiration.

Et j'en suis venu à penser que la terre y est pour une grande part, cette terre grecque tant aimée et pas seulement de ses fils; je veux dire la situation géographique, la configuration, le relief, le sol, le climat de la Grèce.

J'ai pu comparer ce pays, vu des cieux, à une main. Elle est petite, la Grèce; mais la main de l'homme aussi est petite; et pourtant, c'est elle qui fait, qui crée, qui construit, et qui donne. C'est au creux de la main que se concentre l'énergie et que sont inscrites les lignes du destin.

«La Grèce en toutes choses est à la mesure de l'homme, ou, plus précisément, elle est la mesure de l'homme. La menace naturelle n'y excède pas ce que l'homme peut surmonter. La montagne est haute, escarpée, mais elle est franchissable. Le plateau désertique n'est jamais si étendu qu'il n'offre, avant l'épuisement du marcheur, une source et un ombrage. La mer familière qui ourle la pinède ou prolonge le champ invite à s'embarquer vers l'anse prochaine, le promontoire, l'île visible et sa brume dorée qui sont relais pour l'aventure».

Dans les pays aux climats extrêmes, aux étendues immenses, au relief gigantesque, l'homme n'a, et surtout n'avait, aux temps anciens, aucune possibilité de triompher seul de la violence de la nature; il ne peut survivre par lui-même; il devient *(d e s h o m m e s)*. En Grèce, l'homme est au singulier. Il a pu, dès l'origine, affirmer le caractère unique de sa personne, de ses actions. Il est à soi-même son propre symbole. Il est un

vigneron et « l e » vigneron, un berger et « l e » berger, une fileuse et « l a » fileuse. Or il n'y a que ce qui est parfaitement unique qui peut prendre valeur universelle.

C'est cela, je pense, qui a désigné la Grèce pour être la terre qui a fourni au monde le plus d'exemples et de définitions. Toutes les situations dans lesquelles l'être humain peut se trouver, face à ses fatalités naturelles, face à ses semblables, face à ses proches, face à la cité, face au monde extérieur, tous les conflits qu'il peut avoir à soutenir, tous les drames privés ou publics dans lesquels il peut être plongé par les pulsions de son âme ou l'engrenage des événements, se sont incarnés, dès les origines, dans des personnages du monde grec. Et les poètes, les dramaturges, les philosophes, leur ont donné éternité, constituant le plus vaste répertoire d'archétypes qui soit, certains de ces créateurs et de ces penseurs étant eux-mêmes devenus des archétypes.

Dans cette collection prodigieuse devenue patrimoine collectif, dans cette incomparable galerie de destins mythiques ou réels, les siècles n'ont cessé d'aller chercher des modèles, des comparaisons ou des références.

Pour ma modeste part, en mon temps, dans ma langue, j'ai mis mes pas dans ceux d'innombrables devanciers. Et si j'ose un moment faire allusion à mes propres travaux, ce n'est que pour dire ce qu'ils doivent à la Grèce d'hier et de toujours.

J'avais vingt ans. La guerre était prochaine. Les démocraties occidentales semblaient démissionnaires devant la menace hitlérienne. Nos archontes étaient revenus de Munich la tête basse, et les peuples avaient poussé un atroce soupir de soulagement. Ma jeunesse, indignée, savait le drame inévitable.

Ce fut dans les *Phéniciennes* que je trouvai le personnage de *Ménoécée*, celui qu'Eschyle, dans les *Sept contre Thèbes*, désigne du nom de *Mégareus*.

L'épisode où il apparaît forme une sorte de parenthèse dans l'action, comme si Euripide avait inséré là le résumé d'une autre tragédie, une sorte de scénario, mais quel scénario!

Je m'émerveillai que depuis deux millénaires et plus que les auteurs dramatiques explorent, bêchent, retournent, tamisent le champ de fouilles

du théâtre grec, aucun, à ma connaissance, n'eût repris ce fragment étonnant, cette statue ébauchée, et ne s'en fût servi.

Au matin de la bataille, dans une ville découragée sur laquelle pèse la malédiction des dieux et qui ne paraît guère prête à résister, le devin Tirésias vient rendre un oracle à Créon selon lequel Ménoécée - Mégarée, son fils, doit être immolé afin d'apaiser la divinité, de laver les fautes et de ranimer les courages. La victoire est à ce prix. Créon, aussitôt, exhorte son fils à fuir, lui cherche une issue, un refuge; mais Ménoécée - Mégarée refuse et va s'immoler lui-même sur les remparts pour racheter, pour sauver la ville.

Mégarée, cousin d'Antigone, n'en est pas le contraire, mais l'opposé symétrique. Ce même jour à la fin duquel Antigone accomplira son nocturne et funèbre exploit, Mégarée, dans la lumière de l'aurore, a consommé son sacrifice solitaire. Ils sont comme les deux positions diamétrales de l'héroïsme, lui au zénith, elle au nadir, elle avec les dieux mais contre la cité, lui avec les dieux mais pour la cité. Il est le héros pur qui ne conçoit pas de vivre dans une patrie sans liberté, et qui fait plus que combattre, qui meurt avant, pour l'exemple.

Entre mes études et la guerre, ma pièce *Mégarée*, qui réclame l'indulgence qu'on peut accorder à la jeunesse, fut mon premier ouvrage d'homme. Je le dois à Euripide.

Plus tard, "nel mezzo del cammin di nostra vita", c'est un autre de vos héros qui me tenta, l'archétype du héros conquérant, Alexandre le Grand. Nul mortel n'eut une destinée plus prodigieuse que celle de ce Grec du Nord, dont les contemporains se demandaient: "Est-il un homme, est-il un dieu?" et dont la chevauchée formidable allait en moins de douze ans tracer le périmètre d'une nouvelle civilisation, ou plutôt d'une expansion de la civilisation hellénique, en même temps que déterminer sa symbiose avec d'autres civilisations. Ce tracé fut si profondément inscrit qu'on en voit les effets jusqu'à nos jours. La frontière entre le Pakistan et l'Inde ne suit-elle pas, à quelques dizaines de kilomètres près, la route qui marque la limite des expéditions d'Alexandre?

Ce qui m'a particulièrement frappé, et j'ose le dire fasciné, dans ce destin sans égal, c'est son lien, trop peu ou trop rarement souligné m'a-t-il semblé, avec les religions initiatiques de l'antiquité; c'est le caractère

attendu, annoncé, de ce personnage; ce sont les prophéties et les oracles qui le concernent; c'est que, lorsqu'il pénètre en Egypte, loin d'avoir à se battre comme il l'avait fait jusque là, et aura à le faire par la suite, il est accueilli, reconnu pour celui qui devait arriver, le libérateur et le restaurateur, le Pharaon venu du septentrion.

Les Egyptiens avaient, entre autres sciences perdues, une science divinatoire et prophétique que notre intellect, faute d'en avoir retrouvé les clefs, a du mal à admettre, mais qui était pourtant réelle, et pour nous stupéfiante. Quel peuple, quelle civilisation a jamais prédit sa propre disparition, avec des images aussi précises que celles qu'on trouve dans le texte dit "Apocalypse d'Asclépios", dans l'Hermès Trismégiste, traduction des livres sacrés remontant à Imothep et au pharaon Zozer!

"O Egypte, Egypte, il ne restera plus de tes cultes que des fables, et tes enfants plus tard n'y croiront même pas; rien ne survivra que des mots gravés sur les pierres."

Or, pouvons-nous ignorer que Thalès, Pythagore, Solon, Platon, et combien d'autres allèrent en Egypte, y séjournèrent pendant plusieurs années, y fréquentèrent ces temples qui étaient à la fois des sanctuaires et des universités et y apprirent, dans le livre du même Asclépios, assimilation d'Imothep, "que l'Egypte est la copie du ciel, le lieu où se transfèrent et se projettent ici-bas toutes les opérations des forces célestes, et que notre terre est le temple du monde entier"?

Pouvons-nous ignorer les liens et les relations qui unissaient entre eux tous les grands sanctuaires de la Méditerranée?

Si Alexandre n'appartenait pas à l'époque historique, s'il avait vécu un millénaire ou deux plus tôt, si nous ne savions pas de qui il fut l'élève, si tant de témoignages, tant de vestiges — tels ceux qu'on ne cesse de découvrir à Verghina — n'attestaient pas l'existence du fils de Philippe, en même temps que la place qu'avait la Macédoine dans la civilisation hellénique, peut-être ne verrait-on en Alexandre qu'une figure de légende ou un mythe solaire.

Du héros historique aux héros mythologiques, il n'y avait qu'un pas à franchir. Et je le franchis à cause de ce passage de Platon, où il écrit :

"Il y a une tradition que je suis à même de rapporter, une tradition de l'Antiquité. Or, la vérité, c'est elle, l'Antiquité, qui la connaissait; si

nous pouvions, par nous-mêmes, la découvrir, nous soucierions-nous encore de ce qu'a cru l'humanité?"

Ainsi, pour Platon lui-même, qui est communément regardé comme l'initiateur, et dont le nom symbolise la pensée antique, il existait une Antiquité, et qui méritait d'être reconnue, dans ses croyances, pour avoir détenu la vérité.

J'ai donc tenté, avec les Mémoires de Zeus, de mettre pour mes contemporains, un peu d'ordre, si possible, dans la mythologie, ou plutôt de résumer celle-ci selon une certaine ordonnance, au lieu qu'elle apparaisse comme une collection de fables désaccordées.

Cette ordonnance, pour les Anciens, était implicite; ils en étaient imprégnés. Chaque mythe s'engrenait aux autres, s'inscrivait dans un grand système très cohérent, et l'un des plus intelligents que l'humanité ait jamais trouvés. Mais comme les mythes n'étaient pas des dogmes, chaque auteur, chaque poète tragique, chaque philosophe isolait le mythe nécessaire à son propos et le traitait selon sa propre vision, sa propre imagination.

La mythologie constitue une représentation totale de l'univers, en même temps qu'une merveilleuse synthèse de l'aventure de l'humanité. C'est la mémoire de l'homme avant l'Histoire; c'est tout à la fois une genèse, une géologie, une métaphysique, une éthique. Chaque mythe, ou presque, a trois sens, un sens cosmique, un sens terrestre, un sens humain. Les choses y sont toujours prises sous trois aspects: leur apparence, leur essence, leur signification.

Il y a une chronologie mythologique; il y a des générations de divinités. Ainsi, ce n'est pas pour rien que Thémis est la tante de Zeus, qu'elle appartient à la génération précédente. La loi doit précéder le pouvoir. Et ce n'est pas pour rien non plus que Dionysos, le dieu libérateur, est le dernier né des Olympiens.

Alors que nous n'acceptons de reconnaître que des correspondances horizontales entre des choses qui sont manifestement et matériellement semblables ou ressemblantes, les Anciens connaissaient des correspondances verticales, de longues chaînes d'affinités, allant de l'astre à l'atome, en passant par tous les règnes de la nature, de mystérieuses communautés d'essence entre des éléments, des êtres, des sentiments, des actions qui apparemment n'ont pas de lien.

Mais, pour bien saisir les mythes, il faut beaucoup parcourir la terre où ils se sont formés, beaucoup y marcher, beaucoup l'interroger. Il faut être allé en chaque endroit où les mythes furent localisés. Il faut être monté au sommet de l'Olympe pour comprendre vraiment pourquoi cette montagne, ce massif, fut regardé par les inventeurs du grand système comme le séjour des Immortels, de même qu'il faut avoir vu la mer se briser sur le rivage de Paphos pour comprendre pourquoi ils y firent naître Aphrodite, et pourquoi, dans la chaîne des correspondances mystérieuses, Aphrodite est associée au cuivre. Il faut avoir, en Sicile, dans la Magna Graecia, contemplé la source de la Cyané, cet extraordinaire jaillissement d'une rivière souterraine, ce vaste trou circulaire et liquide par où Perséphone fut entraînée aux enfers; il faut avoir longuement, à Olympie, médité sur le mythe et les exploits d'Héraklès, afin de sentir ce qui s'était passé là et qui devait avoir tant d'effet et d'importance pour tout l'avenir humain.

Ce sont souvent des hommes et des femmes d'aujourd'hui, des Grecs d'aujourd'hui, des Demeter dans leur châle noir assises au bord du chemin, des descendants d'Ulysse qui sur leur bateau m'ont conduit à travers les Cyclades et le Dodécanèse, des pasteurs couverts de poussière grise et pareils à des statues, des érudits, des marchands habiles, des pêcheurs qui, l'un au bord de l'Acheron, l'autre au coeur de la Crète, celui-ci à Mycènes, cet autre à Larissa, m'ont aidé, par leur geste, par une parole, à saisir ce que les anciens Grecs, à travers leurs dieux, avaient voulu nous dire. Tant il est vrai qu'une même terre produit toujours les mêmes fils.

J'espère n'avoir pas fait oeuvre tout à fait vaine, me rappelant le mot de Proclus : "Le mythe est utile à la fois à la foule et aux âmes parfaites".

Messieurs les Académiciens, vous m'avez fait l'honneur de m'élire dans la section des Sciences Morales et Politiques, et je m'aperçois que je vous ai surtout entretenu d'Histoire et de traditions. Me suis-je placé hors des sujets de vos travaux?

Je pense que le monde est malade de ne plus savoir son passé. Le présent nous happe. Les moyens de communication modernes nous déversent par myriades, à toute heure et provenant de tous les points de la terre, les annonces et les images d'événements, de faits qui viennent de se pro-

duire à l'instant ou sont en train de se produire, de préférence lorsqu'ils sont conflictuels, violents, ou tragiques. Les foules sont saturées d'informations; on leur apporte des milliers d'éléments d'idées à associer, mais sans la méthode pour les associer, sans qu'un tri soit fait, une gradation établie entre l'important et le secondaire, l'accidentel et le permanent; on fournit aux masses ce demi-savoir dont l'auteur des "Dialogues à monastère" a pu dire "qu'il est mille fois pire que l'ignorance, car l'ignorance innocente préservait chez les gens un instinct sain et un peu de sens commun".

Et je songe à l'interrogation de T.S. Eliot: "Where is the wisdom we have lost in knowledge? Where is the knowledge we have lost in information?".

Déjà nous avons remplacé par la notion de temps continu, linéaire, la notion de temps cyclique qu'avaient les Anciens. Nous ne sommes même plus dans le temps linéaire; nous vivons dans un immédiat éparpillé.

Les gouvernements eux-mêmes, pressés de répondre dans la minute aux situations que crée une actualité partout diffusée, ne disposent plus du recul qui sied aux décisions sur les grandes affaires.

Cet effet des communications sur les mentalités et les rapports entre les hommes n'est pas le seul facteur de perturbation provoqué par l'extraordinaire expansion de la technologie; mais c'est l'un des plus graves, car il contribue au désapprentissage des valeurs essentielles, des valeurs permanentes qui seules nous permettraient de contrôler les formidables pouvoirs que nous avons acquis sur les éléments, la matière, le temps, l'espace, pouvoirs qui devaient faire, croyait-on, notre bonheur, mais que manifestement nous ne maîtrisons pas et qui finissent par se retourner contre nous-mêmes.

Déséquilibres démographiques, famines endémiques, rivalités économiques et idéologiques, conflits de toutes sortes et pour toutes raisons en cent points de la planète, propension générale à la violence et au fanatisme, internationalisation du terrorisme, compétitions géostratégiques sans merci et engrangement de gigantesques forces d'anéantissement, comment ne pas voir tous les dangers additionnés et combinés qui planent sur notre planète?

L'aventure de notre civilisation prométhéenne risque de mal finir, et de connaître le châtimeur. Partout on entend déjà le bruit des chaînes qu'on forge.

A ne voir dans Prométhée que le mythe de la libération et du triomphe de l'homme, nous avons oublié que Prométhée est secondé dans ses entreprises par son frère Epiméthée, celui qui pense trop tard.

Nous avons oublié que si l'homme est créateur d'ordre, s'il a reçu la faculté divine de modifier ou de réorganiser les choses, c'est seulement à l'intérieur de l'ordonnance universelle et dans le respect de cette ordonnance que son génie peut s'exercer. Il doit se regarder comme le premier collaborateur de Dieu, non son rival ou son remplaçant. Quand sa présomption le porte à nier la mystérieuse puissance qui commande à l'ordonnance de l'infini, il n'engendre que drames et ruines.

Or, c'est bien cette présomption qui marque les philosophies matérialistes et provoque les graves échecs de leur application politique.

Les systèmes matérialistes font de l'égalitarisme une doctrine et une finalité. Voilà bien l'autre erreur pesante, l'autre oubli funeste. Oh! l'égalitarisme est un puissant levier de propagande, qui prend appui sur les dispositions les plus frustes de l'âme humaine. Mais il est en contradiction absolue avec l'ordonnance universelle.

Rien n'est égal, tout est divers et différent dans la nature. Tout ce qui vit, tout ce qui existe est disposé selon un schéma hiérarchique, évident ou secret.

L'atome a son noyau, les planètes se meuvent autour du soleil. Si tous les astres avaient même composition, même taille, même poids, le monde ne tournerait pas.

L'égalitarisme est antinomique à la nature humaine, à la liberté, à la démocratie. A la nature humaine, parce que chaque être humain se sent et est en vérité particulier, spécial, unique. A la liberté, parce que ce sont précisément les différences de nature, de tempérament, de goûts, d'aptitudes, qui fondent la liberté. Pourquoi les hommes se voudraient-ils libres, pourquoi auraient-ils vocation à la liberté, c'est-à-dire à la capacité et à la responsabilité des choix, s'ils étaient identiques en tout?

Antinomique à la démocratie, puisque la démocratie postule l'égalité des droits, afin de permettre l'affirmation des aptitudes, la reconnaissance des mérites, et l'emploi des talents à la place qui leur revient.

En fait, l'égalitarisme correspond à un phénomène d'entropie, c'est-à-dire à la dispersion d'un corps ou d'une énergie en particules égales et

infimes, n'ayant plus d'action d'ensemble ni d'effet les unes sur les autres. C'est une dégradation, un glissement vers la mort. Dans une société, c'est ce qui prélude à sa disparition ou à son esclavage.

Messieurs, avoir les yeux ouverts sur nos faiblesses et sur les périls qui nous menacent n'interdit nullement l'espérance. Tout au contraire, la lucidité est un ressort pour les âmes.

Je ne doute pas, et même si nous avons à traverser de grandes épreuves, que l'homme reprendra contrôle de ses pouvoirs, ce qui est l'expression même de la civilisation.

Je ne doute pas qu'il trouvera à ses pouvoirs sur la matière d'autres finalités que des finalités matérielles. Et je ne doute pas non plus que pour y parvenir, il se tournera une fois de plus vers la pensée grecque, source permanente d'inspiration.

Vous-mêmes, directement ou par vos descendants, y aurez un rôle important, comme l'ont eu vos ancêtres. Vous aurez maintenu la lumière dans le temple.

*Pour l'heure, je ne voudrais que rappeler la parole de votre vieil Eschyle, dans les *Euménides* : "Ne consens à vivre ni dans l'anarchie, ni sous le despotisme".*

Et ce sera là mon dernier mot, en vous remerciant, de nouveau, d'avoir bien voulu m'associer à votre réflexion, à vos travaux, à votre gloire.
